

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La Mode, si inconséquente et capricieuse qu'elle soit, offre pourtant, dans son caractère et ses allures, un côté méthodique que l'on ne saurait nier : ce sont les phases périodiques qu'elle subit; mouvements prévus et gouvernés par les saisons qui les amènent. Les modes alors semblent crier : halte! et prennent un moment de repos, appelant à elles l'inspiration, ce génie créateur de qui procèdent toutes les idées nouvelles et originales.

Nous sommes précisément arrivés à un de ces temps d'arrêt; chaque maison de commerce, chaque industrie ayant un rapport quelconque avec la mode, s'occupe des nouveautés à éditer; et Dieu sait quelles combinaisons il faut faire, à quel travail on se livre pour arriver à un bon résultat! La situation est périlleuse pour les couturières et les modistes surtout, car le succès de leur « saison » — comme elles disent — dépend de leurs modèles : il est donc urgent qu'ils soient jolis!

Voici les renseignements que nous avons recueillis dans les centres élégants où s'éditent les nouveautés :

Selon toute probabilité, l'ère de la *capote* ne fait que commencer; la mode continuera de la prôner longtemps encore, et le modèle de cet hiver ne subira que peu de modifications. Toutefois, le dernier genre veut que la capote ne soit pas relevée. On peut choisir presque indifféremment l'étoffe; pourtant, la vigogne pure et le cachemire sont ce qu'il y a de plus élégant. La capote se passe d'ornements; plusieurs rangs de piqûres sur tous les bords et beaucoup de boutons suffisent. Cela, du reste, n'a rien d'absolu, et l'on peut très bien faire le col, les revers, les poches et les parements des manches en faille, si le vêtement est en laine. Nous pouvons même citer un modèle dont les côtés sont rayés de bandes de faille garnies de boutons; c'est assez joli, mais nous trouvons, sauf meilleur avis, que la capote doit conserver son caractère de simplicité. — On nous a montré aussi un autre genre, qui consiste en ceci : toute la partie de derrière est, une capote devant; le corsage, dé-

taché, a de longues basques de gilet. Nous n'aimons pas beaucoup cette combinaison qui enlève à la capote toute son originalité.

Au nombre des confections que nous avons vues « sur le chantier », nous pouvons citer comme nouveauté un vêtement en sicilienne noire, affectant la forme mantelet devant, celle du dolman renforcé du Metternich derrière, lequel est serré à la taille par une ceinture placée dessous et assujettie au milieu du dos seulement. Les manches, longues et larges, sont réunies au milieu, sous une cascade de nœuds de faille noire, formant le plus gracieux effet. Tous les bords du vêtement sont garnis de marabouts de soie. Ce modèle a très grand air et nous lui prédisons un avenir heureux.

Il y a ensuite une série de mantelets et d'écharpes, moitié l'un, moitié l'autre, ressemblant quelquefois à un fichu Marie-Antoinette ou Charlotte Corday, parce qu'ils sont noués derrière ou devant. Un entre autres a la forme mantelet-écharpe derrière, et devant celle d'un fichu dont les pans sont d'inégale longueur : l'un, à bout carré, est assez long; l'autre, beaucoup plus court, est drapé et garni de bouclettes « mousquetaire » en ruban. Ces deux pans se croisent sur la poitrine : le plus court est fixé à la ceinture, un peu de côté; l'autre tombe naturellement.

Deux autres nouveautés apparues à l'horizon : la tunique juive, d'abord; et puis la blouse russe, (en cachemire noir, blanc ou de couleur, selon l'application), d'une coupe fort ingénieuse, avec de gracieuses draperies, et dont nous reparlerons en détail prochainement.

En fait d'étoffe, les écossais reviennent fortement sur l'eau; on en voit considérablement dans les magasins et les combinaisons de couleurs sont vraiment charmantes. On trouve notamment de jolis cachemires à larges rayures pleines, vert électrique et blanc, avec carreaux ponceau à filets noirs; d'autres à fond bleu et



P. N° 248. — COIFFURE NOUVELLE.  
Modèle de M. A. Guyon (rue Richer, 45).

blanc, avec carreau rose effacé, etc.; — des diagonales en écossais plein et franc, ou bien de deux couleurs seulement; — des limousines rayées ou à carreaux; des roulières à dispositions nouvelles: ce genre comporte toujours les teintes neutres. On aperçoit partout de fort belles collections de cachemires unis, dans les teintes les plus variées, en foncé et en clair, et dont quelques-uns (ceux de l'Inde) sont d'une finesse remarquable. On en fait de délicieuses toilettes, que les femmes du meilleur monde patronnent avec acharnement, ce qui doit leur valoir un bon point.

Nous avons découvert une nouvelle passementerie qui pêche peut-être par la souplesse, mais rachète cette imperfection par son originalité: ce sont des guirlandes de feuillage en paille et perles de jais. L'abus des perles, de l'or, de l'argent, de l'acier, devait bien nous faire tomber sur la paille... mais on n'aurait jamais supposé que ce pût être de cette façon!..

Voici la description d'une toilette que nous avons vue garnie de cette passementerie: — Jupon à traîne, en faille noire, terminée derrière par un volant monté à gros plis, dont la tête, doublée de soie couleur paille, est cornée. Le tablier forme, en s'arrondissant, trois groupes de plis, garnis sur leur bord inférieur d'une passementerie paille et jais; sur les côtés du tablier, large coulissé à lisérés paille. Corsage à basques très-fendillées et lisérées de soie paille; manches coulissées jusqu'au coude, où elles sont garnies d'un petit volant; le bas est rayé de plissés alternés, en faille noire et paille, celle-ci formant seulement un liséré. La

brune Espagnole qui portait cette toilette avait vraiment fort grand air.

Nous revenons au *spencer* de velours! Personne ne s'en plaindra, nous l'espérons bien, rien n'étant plus favorable à la beauté. Quelques élégantes ont fait sensation en haut lieu avec ce fameux corsage à longues pointes, décolleté et lacé derrière, lequel faisait admirablement ressortir leurs blanches épaules et leurs magnifiques jupons.

Ces jupons en beau damas Renaissance blanc, paille ou bleu électrique, sont à longue traîne unie (genre manteau de cour), tout couverts devant de bouillonnés de tulle blanc, uni ou lamé d'argent; ils sont, en outre, ornés sur les côtés de coquillés de Chantilly, ou autre dentelle mélangée de fleurs: œillets variés, bouquets jardinière, pensées de toutes teintes, etc.

A propos de retour aux anciennes modes, on nous a assuré que la mitaine longue, en filet de soie noire ou blanche et à réseaux très fins, allait remplacer les gants longs pour le théâtre.

Nous l'avons vue, du reste, et elle est fort mignonne. Les femmes ont tant de bijoux à montrer aujourd'hui et les bagues sont quelquefois d'une si grande valeur, l'éclat des pierreries si vif, le travail de la monture si merveilleux, que c'est vraiment dommage de les cacher sous des gants, alors qu'on étale avec complaisance tout ses autres bijoux! La mitaine ne ferait donc qu'aider à l'exhibition; d'ailleurs, ce filet noir est si favorable aux beaux bras et aux jolies mains!..

Mary d'AUBERVILLE.

## DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de paille à calotte pointue. Passe relevée en diadème, recouverte dessous d'un coulissé en faille bleue, et entourée d'une bande de plu-



1. Chapeau de paille.

mes grises nouée derrière par un ruban, à bouts flottants. Un large ruban, bleu et rose pâle, est drapé à plat autour de la calotte. Guirlande de roses variées sur le derrière de la calotte.

2. Chapeau de paille grise. La passe, très large, est bordée d'un velours



2. Chapeau de paille.

posé à plat. Un foulard gris entoure la calotte, en même temps qu'un ve-



3. Bonnet-coiffure.

lours noir retenu derrière sous un chou en pareil. Panache de plumes noires et blanches, dont le pied est fixé sous l'extrémité de l'écharpe.

au sommet de la calotte et au-dessus d'un chou semblable au précédent.



4. Bonnet-coiffure.

3. Bonnet-coiffure dit *marmotte*, en faille de couleur. Fond large, passe *Trianon* et dentelle de Bruges tout autour. Un madras en surah,



5. Robe de chambre.

de couleur assortie, entoure et recouvre presque en entier la coiffure en formant un noeud marin à bouts flottants derrière.

4. Même modèle que le précédent, avec un léger changement dans la disposition du foulard.

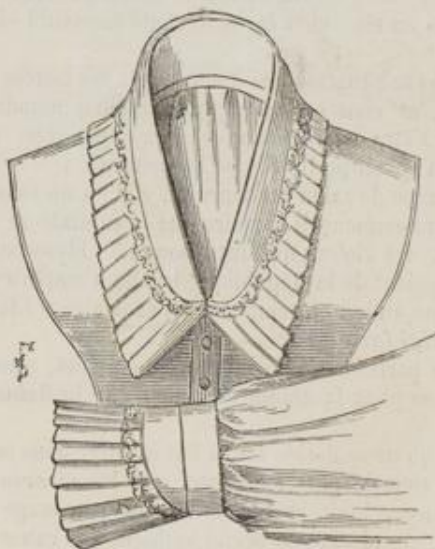
5. Robe de chambre en cachemire gris perle, de forme princesse, sans autre garniture que des boutons bleus. Col montant et pélerine ronde. —



6. Chapeau de paille.

Parements au bas des manches, avec des plissés en faille bleue sur tous les bords. — Ceinture assortie.

6. Chapeau de paille marron, garni dessous d'une guirlande de fleurs des champs, réunie derrière par un noeud de ruban havane. Deux ru-



7. Parure de lingerie.

bans, de couleurs assorties marron et havane, entourent la calotte en formant un noeud sur le côté.

7. Parure nouvelle. Col rabattu et manche en toile, garnis d'un plissé et d'une petite dentelle posée sur le pied.

Le désir de donner un plus grand nombre de modèles nous ayant forcés d'adopter de nouvelles dispositions, nos lectrices trouveront à la page 107 les descriptions des gravures, des planches coloriées et autres annexes.

## A TRAVERS LES SALONS

Le carême se fait, cette année, aussi avenant et aussi imperceptible que possible. Loin de gêner les plaisirs du monde, il les sert, en y ajoutant le prétexte de parties fines de religion, de sermons de haut goût et de quêtes à toilettes. Autrefois, à pareil temps, le monde parisien avait deux physionomies bien tranchées. D'un côté, il riait, dansait; de l'autre, il pleurait et jeûnait. Maintenant il n'en a plus qu'une, celle du sourire et de la danse, et nous n'aurons garde de le lui reprocher. Paris n'ayant pas connu de jours gras, il est tout-à-fait juste qu'il brûle la première partie du carême.

La première semaine a été remplie à souhait, au point de vue mondain. Le dimanche, la comtesse du Hauvel a ouvert ses salons de la façon la plus brillante, et elle a reçu également dimanche dernier. Le lundi, a eu lieu le premier des quatre lundis de la comtesse de Kersaint: soirées d'élection, tant par l'éclat de l'assistance que par la magnificence du cadre où elles se produisent et que viendront couper des intermèdes lyriques ou dramatiques. Le mercredi, Ali-Pacha a fait savoir qu'il resterait chez lui à l'ambassade de Turquie; il y a eu soirée chez la comtesse de Béhague et réception chez le duc de Broglie. — Redoute travestie chez M. Arsène Houssaye, dont le fils, le brillant auteur de l'*Histoire d'Alcibiade*, épouse Mlle Gaëtana Pignatelli, fille de la duchesse de Régina et sœur de la comtesse Nicolas Potocka; grande et sympathique alliance qui apporte une couronne de prince au jeune écrivain. — Le samedi, comédie chez la vicomtesse de Jancz. *Après le bal* figurait, entre autres choses, au programme, avec la baronne dans le rôle créé au Gymnase par Mlle Céline Montaland. Enfin dimanche dernier, grand dîner suivi d'une soirée chez la baronne Nathaniel de Rothschild. — Intermède dramatique par les artistes de la Comédie-Française, MM. Mounet-Sully et Coquelin en tête, chez la maréchale Regnaud de Saint-Jean d'Angély.

Intéressez dans ce programme, à leur date, les autres soirées déjà annoncées, et vous estimerez que le bilan mondain de la quinzaine, pour s'être exercé dans les jours maigres, offre un total récréatif qu'aurait pu lui envier le carnaval.

Ce réveil de la vie de salon est heureux, et l'on ne saurait trop l'encourager. On commençait à croire que la capitale se contenterait, cet hiver, des violons qui ont résonné à l'Élysée et laisserait au seul Président de la République le rôle d'amphitryon. La voilà qui se pique au jeu et, empruntant sa devise à l'Italie, dit à son tour: *Parigi fara da se*.

Que le monde parisien s'aide lui-même, en effet, c'est encore le plus sûr moyen pour la grande capitale d'être brillante et heureuse.

En attendant qu'on se décide tout à fait à entrer dans cette voie, nous ne savons rien de plus charmant que les *ricevimenti* de quatre à six heures, inaugurés sous le haut patronage de quelques femmes de grand ton. On prend le thé et l'on cause au coin de la cheminée, — avez-vous remarqué comme le feu délie la langue? — sans préméditation, sans programme, au hasard du sujet qu'apporte le nouvel arrivant. La conversation se fait alerte, actuelle, spirituelle et malicieuse, sans méchanceté. C'est la vraie causerie parisienne, ce passe-temps par excellence qu'on ne savoure que sur les bords de la Seine (car on l'a dit bien souvent, si partout il y a des gens qui parlent, ce n'est qu'à Paris qu'on trouve des gens qui causent) et ce plaisir des dieux, qui faisait tant regretter à Mme de Staël son ruisseau de la rue du Bac.

L'art en est plus aisé que la définition, et la causerie de Paris, a la fois une force, un attrait, une littérature, a des lois instinctives plutôt que formulées. C'est un art révélé en quelque sorte, jamais un art travaillé, et voilà pourquoi une Augustine Brohan,

une Toinon primesautière, s'y montrera très supérieure à telle précieuse que vous voudrez, docte comme une Académie. Le talent, en effet; même le génie, n'ont rien à démêler avec lui, et l'on peut être une intelligence sans égale, voire un écrivain très spirituel, et n'être qu'un causeur médiocre et incolore.

L'esprit qui se parle n'est pas du tout le même que celui qui s'écrit, et bien souvent le travail du cabinet, absorbant le cerveau de l'homme supérieur, lui enlève les charmes de l'improvisation. Aussi, à part de très rares exceptions, en dehors de quelques individualités des lettres et de la science, broyant leur génie — selon un mot heureux — pour le répandre dans un salon en poussière de diamant, qui voyez-vous tenir la première place dans la causerie parisienne? des hommes sans notoriété, n'ayant jamais écrit une ligne et voués tout entiers à cette littérature parlée qui charme une génération, mais ne laisse après elle qu'un souvenir, un écho vague. Ne joue pas ce rôle qui veut, et pour n'avoir point d'avenir d'outre-tombe, le personnage est si brillant en ce monde, qu'il vaut encore la peine qu'on l'ambitionne.

Les réceptions de quatre heures, que nous préconisons, forment son vrai terrain. Elle: remplacent avantageusement les visites du matin, où l'on ne dit rien qui vaille, où forcément la pluie et le beau temps font les frais d'une conversation sans cesse interrompue par les entrants et les sortants. A ces visites, la nouvelle la plus importante ne dépasse guère la portée qu'Agnes donne à Arnolphe dans l'*Ecole des Femmes*: le petit chat est mort! — Nous sommes tous mortels! reprend le chœur des visiteurs, et c'est tout. Il n'en saurait être autrement d'ailleurs, car qui oserait s'exprimer avec ce degré d'abandon qu'il faut pour avoir de l'esprit devant des inconnus que le hasard introduit dans l'apparence d'intimité d'un petit cercle?

Aussi les visites du matin à jour fixe ne voient-elles que des femmes. Les hommes fuient la banalité de ces colloques où, la dernière visite partie, alors qu'elle fait l'inventaire de ce qui s'est dit, la maîtresse de céans trouve qu'on lui a appris qu'il y a beaucoup de dorure au nouvel Opéra, ou que la Suisse est un pays de montagnes! Au contraire, ils s'empressent aux réceptions de quatre heures, qui ramènent une assistance à peu près la même, avide de se retrouver et d'échanger entre elle ses idées sur les questions du jour. Il y a dans ces réceptions une attraction très réelle, qui explique la vogue de plus en plus grande qui s'y attache.

BACHAUMONT.

## ÉCHOS DE LA MODE

Grandes et nouvelles modes, d'après la *Vie parisienne*:  
Du damas et du brocart, du crêpe étoilé, de la gaze d'argent et d'or.

Robes couleur du Soleil et de la Lune. Voie lactée emprisonnée dans du satin et servant de tablier. Nuages de tulle, flocons de neige, givre, frimas et verglas en glaces et en gouttelettes sur les feuilles et sur les fleurs.

Pour coiffure, une comète, ou Vénus en étoile de diamant qui se prélassent sur le front.

La mode s'empare du firmament et, comme tout le reste, le soumet à sa fantaisie.

La robe d'autrefois n'existe plus. Les formes, les patrons et la coupe ont disparu.

\* \* \*

Voici la recette donnée par notre confrère pour faire les toilettes nouvelles:

On prend une femme, on la tourne une fois dans un lé de satin;

eux fois dans une écharpe de gaze; trois fois dans un voile de tulle.

On ajoute vingt mètres de guirlandes de fleurs, qui la treillent en long, en travers ou en losanges. La femme est bien empaquetée, mais pas suffisamment habillée; il lui faut encore quelque chose: une queue, ou une traine, ou une pente, appelez-la comme vous voudrez. Elle sera d'autant plus lourde que le reste du costume sera léger. On la fera en matelassé ou fleurs repous-sées, lamées, tissées et pailletées. On l'attachera par derrière, bien au milieu, par des nœuds de perles ou de diamants; on la couvrira de papillons de gaze, d'oiseaux en dentelle, de scarabées en lophophore, piqués de çà de là, et les pattes attachées par des cordelières d'or.

La femme ainsi vêtue est tenue chaudement par en bas. Mais le haut doit être au frais. Point de manches, à peine de corsage et les hanches bien dégagées.

Autres toilettes de même provenance :

Robes couleur chair et sang de bœuf avec des touffes de feuilles de vigne élégamment placées.

Vert olive et vert pistache s'enlacent étroitement dans des coquilles.

Relevés Louis XV abricots tendres, et jupe prunes de Monsieur. Crème fouettée tulle et gaze, bourrée d'œillets panachés.

Lorsqu'on voudra, dans quelque temps, faire la critique des modes d'aujourd'hui, on n'aura qu'à reproduire sans y rien changer les descriptions imagées de la *Vie parisienne*. Nous ne connaissons point d'ironies qui puissent valoir ses relevés « abricots tendres » et sa « crème fouettée » tulle et gaze!

R. H.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Obtenir un succès, par le temps qui court, avec une tragédie (car le drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier n'est pas autre chose au fond), c'est l'avoir deux fois mérité. Aussi commençons-nous par féliciter bien haut l'auteur de *la Fille de Roland*. Son œuvre n'est pas sans offrir quelque prise à la critique, mais elle rachète ses imperfections par des beautés de premier ordre, et les pièces sont rares aujourd'hui, dont on en peut dire autant.

L'inspiration générale procède de la *Légende des Siècles* :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,  
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie :  
« Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon! »  
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon  
Avec les douze pairs et toute son armée.

Vingt ans ont passé sur ce désastre. Le traître Ganelon, dans la version de M. de Bornier, n'a pas été exécuté simplement comme dans la légende laonnoise. Il a été lié comme Mazeppa sur un cheval fougueux et tout le monde l'a cru dévoré par les loups. Mais il a été recueilli par des moines; caché sous le nom de comte Amaury, il a pris la défense de leur fief continuellement menacé par les incursions des Saxons et a élevé son fils Gerald dans des sentiments d'honneur.

Un jour, Gerald, chassant l'auroch, rencontre une troupe de Saxons qui viennent de s'emparer d'une jeune voyageuse. Il disperse les ravisseurs, s'empare de leur chef, Ragenhardt, et délivre la prisonnière. Cette prisonnière, c'est Berthe, la fille de

Roland. Charlemagne lui envoie, pour gagner Aix-la-Chapelle, une escorte dont le chef remercie Gerald et l'engage à le suivre à la cour. Cette proposition tente Gerald, déjà épris de Berthe. Mais Ganelon lui déclare que cette union est impossible, qu'il en est indigne, et le pauvre Gerald, se méprenant sur le sens de cette parole, entreprend de courir le monde et de guerroyer pour se rendre digne de Berthe.

Cependant, Charlemagne vieilli est plein de tristesse. Depuis un mois, un Sarrazin arrogant, aux mains de qui Durandal est captive, défie la cour de Charlemagne de lui reprendre en champ clos l'épée du chevalier chrétien. Les jeunes seigneurs dégénérés ne savent déjà plus manier les lourds glaives de leurs pères, et chaque jour un des champions a mordu la poussière. Le vieil empereur, lassé de ce massacre inutile, veut lui-même descendre dans l'arène. Il s'écrie :

Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort.

(Ce vers a soulevé dans toutes les parties de la salle une longue acclamation.)

Tout à coup on annonce la venue d'un nouveau champion. C'est Gerald, qui se présente plein d'assurance. Charlemagne, émerveillé de sa bonne tenue, lui prête sa propre épée, Joyeuse, et l'envoie au combat. Gerald défait l'infidèle et rapporte, triomphant, Durandal et Joyeuse. En récompense de ce haut fait, Berthe lui est fiancée.

Cependant, sur l'ordre de l'empereur, le comte Amaury se présente pour rendre hommage de son fief. Sous la neige des ans, sous les sillons creusés par le remords, Charlemagne reconnaît le traître Ganelon; mais il croit pouvoir pardonner au père en considération du service rendu par le fils. Les fautes sont personnelles... Non, quand il s'agit de trahison.

En vain les seigneurs, conviés par Charlemagne, prononcent solennellement l'oubli du passé. Gerald se condamne; il résiste même aux pleurs et aux prières de Berthe.

Mon père s'exilait; nous partirons ensemble;  
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.  
Que mon malheur du moins serve à tous de leçon!  
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,  
Songez à vos enfants! songez que d'un tel crime  
Votre race serait l'éternelle victime,  
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,  
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas!

BERTHE.

Regarde l'avenir.

GÉRALD.

Je vois trop le passé!

BERTHE.

Eh bien! si pour toi seul il n'est pas effacé,  
S'il ne te suffit pas que l'empereur pardonne,  
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,  
Eh bien! Gerald, au nom de mon père...

GÉRALD.

Plus bas :

Le mien pourrait l'entendre!

BERTHE.

Ah! plus d'espoir hélas!...

Et si la mort te fuit, Gerald?

GÉRALD.

Je marcherai

Si loin et d'un tel pas que je la trouverai.

Gerald part et Berthe, inconsolable, entre dans un couvent.

Ainsi finit cette œuvre d'une haute valeur littéraire et d'une grande élévation morale, où les nobles sentiments abondent et où les beaux vers ne manquent pas.

Mlle Sarah Bernhardt et M. Laroche, nouvellement élus sociétaires, MM. Maubant et Dupont-Vernon l'ont interprétée avec toutes leurs qualités; M. Mounet-Sully, avec tous ses défauts.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 501. — DESCRIPTION, PAGE 107.



TOILETTE DE VISITE.

Modèle de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



*Jules Davin*  
A. Levis, imp. r. des Miroirs, 66.

*Ad. Goubaud et Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

1203

LE MONITEUR DE LA MODE

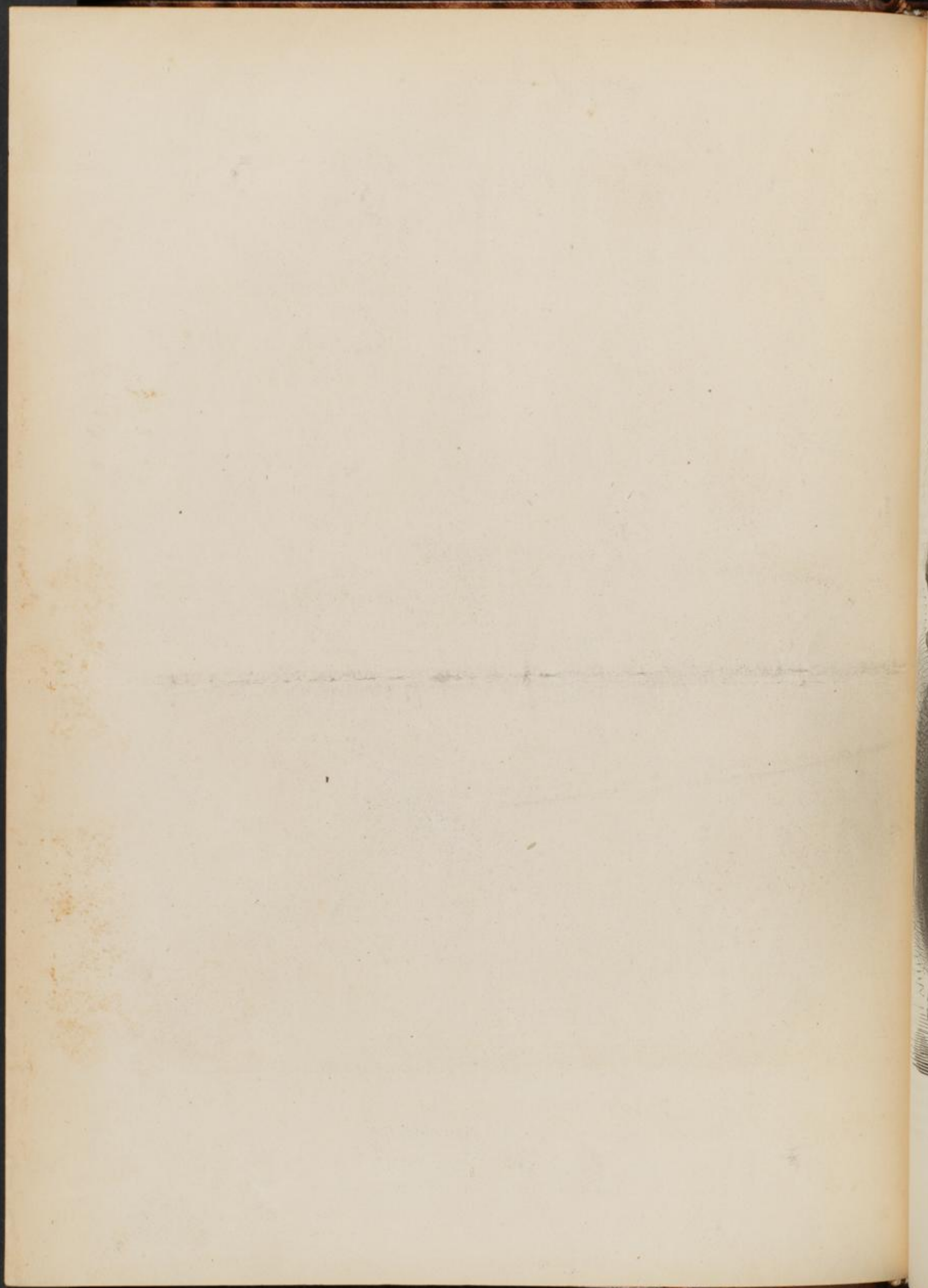
Paris, Rue de Richelieu, 92

Robes et Chapeaux de M<sup>me</sup> Hermantine Du Riez, rue Halévy, 8.

Cinture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Lait Antéphélique, Caudin et Comp<sup>te</sup>.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud and Sons 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.



Modèle de



PLANCHE G. N° 500. — DESCRIPTION, PAGE 107.



TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE.  
Modèle de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).

## BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Prosper envoyait toujours ses *chroniques*. L'une d'elles, plus confidentielles que les autres, était tombée entre les mains de Mélanie; il y était question de Lise en termes fort tendres... De là une scène violente, presque des outrages, qu'il était bien difficile de subir sans redresser la tête.

— Un beau métier que vous exercez là, « madame », dit Mélanie, je ne vous en fais pas mon compliment. Est-ce donc ainsi que vous complétez l'éducation de votre petite-fille ?

— Madame, riposta bonne maman sous ce coup de fouet, je crois que vous me manquez de respect; vous oubliez qui je suis...

— Vous l'oubliez vous-même, madame: le respect s'inspire. Respectez-vous, nous vous respecterons... Tolérer les hardiesses d'un Salneuve!... En vérité, il faut que vous soyez bien entichée de tout ce qui perche à Provins pour vous figurer que le fils de cet insulteur, qui se dit votre ami, devienne jamais notre gendre... Et cette petite hypocrite, avec ses airs d'innocence! Je vais lui apprendre à entretenir à notre insu des correspondances par intermédiaire.

Lepire, c'est que ces reproches avaient une apparence de raison: guidée par les meilleures intentions du monde, bonne maman avait, en effet, manqué de prudence. Tranquille avec sa conscience, Mélanie se fût contentée de sourire avec indulgence; coupable d'une odieuse captation, sans foi ni loi, elle devait tout naturellement affecter d'autant plus de rigorisme qu'elle en avait moins.

Lise y gagna deux mois de consigne, pendant lesquels il fut interdit à sa grand-mère d'aller la voir: double punition, que la vieille dame supporta moins bien que la pensionnaire. Dès lors, l'insomnie et le chagrin commencèrent à la miner sourdement.

Par un contre-coup facile à prévoir, les Salneuve cessèrent brusquement de donner de leurs nouvelles. Toute lettre timbrée de Provins venait échouer chez le concierge, lequel la remettait en secret à Mélanie.

Mme Hervé écrivit une fois, deux fois, trois fois; elle se plaignait qu'on l'oubliait... Silence absolu!... Piquée de cette apparence de dédain, elle cessa de solliciter une grâce qu'on lui faisait trop attendre. Et voilà comment, trompés par les apparences, s'accusant l'un l'autre, bonne maman et les Salneuve finirent, en réalité, par ne plus se donner une marque de souvenir.

Il y eut alors, pendant quelques mois, des alternatives de prospérité et de mécomptes, qui servaient de thermomètre au plus ou moins de déférence que l'on accordait encore à Mme Hervé.

A la hausse, de tièdes caresses et des pattes de velours.

A la baisse, des dédains, des rebuffades, des égratignures.

Et les *Docks de l'Univers* continuaient à s'élever insensiblement sous les apparences d'une caserne.

## VIII

Enfin Lise sortit de pension pour n'y plus rentrer. Sans être très complète, son éducation classique était suffisante: elle dessinait avec goût et ne touchait pas mal du piano. De plus, son père l'avait familiarisée, dès le berceau, avec l'anglais et l'allemand, en sorte que, la théorie succédant à la pratique, elle parlait maintenant ces deux langues avec une pureté parfaite.

Lise n'avait pas eu un jour de grâce; elle achevait ses deux mois de retenue; aussi vit-elle avec effroi que, dans ce court intervalle, sa grand-mère avait vieilli de dix ans. Toutefois, ostensiblement, rien n'était changé à la façon dont on traitait Mme Hervé. Des oublis, des riens, des vétilles, il fallait être constamment là pour les saisir et les apprécier; or, on s'observait un peu devant la jeune fille.

Bien que plus surveillées que par le passé, les douces causeries purent recommencer. Bonne maman s'accusait d'avoir prêté son concours à une correspondance imprudente; il fallait absolument oublier Prosper, et pour mieux l'oublier, on en parlait du matin au soir. Les suppositions allaient leur train: d'où pouvait provenir cette rupture subite? Fallait-il l'attribuer à l'inconstance du jeune homme? Mélanie avait-elle écrit à M. Salneuve une de ces lettres comminatoires qui rendent toute réconciliation impossible? Quoi qu'il en fût, tout espoir était désormais interdit. Lise, en cette seule année, était devenue plus sérieuse et plus sensée qu'on ne l'est habituellement à cet âge. Quant à elle, si meurtri que fût son cœur, elle se résignait; mais grand-mère y perdait sa dernière chance de retourner à Provins, et c'était là le terrible!...

Ah! l'argent! l'argent! jusque-là, tout en entendant beaucoup parler de ce roi de la terre, Lise n'en avait guère connu la valeur; qui donc lui en donnerait?... ou plutôt, comment ferait-elle pour en gagner? Que n'était-elle un garçon!...

A la pension, on lui avait souvent cité d'anciennes élèves devenues institutrices, s'expatriant avec de riches familles, et trouvant dans ce sacrifice une sérieuse rémunération. Cette idée commençait à germer dans sa petite tête. Un beau jour, elle en glissa quelques mots à sa mère, qui, loin de s'effrayer d'une séparation, prit la balle au bond: « Au fait, pourquoi pas? à quoi servirait l'éducation, si ce n'est à en tirer parti? Mademoiselle avait coûté assez d'argent pour chercher tout au moins à se suffire; elle ne pouvait passer sa vie à la maison, les bras croisés, comme une duchesse... Sans compter que l'oisiveté est mauvaise conseillère; c'est alors que l'imagination se prend à galoper sur des chimères et que l'on noue, à l'insu de ses parents, des intrigues coupables... »

A bon entendeur, salut! c'était une double pierre dans le jardin de Lise et de grand-maman!

Frédéric fit des objections: une « future » héritière vivre chez les autres à l'état de salariée, c'était un peu bien mesquin.

— Tu n'as pas le sens commun, lui dit Mélanie d'un ton péremptoire.

Ce projet acheva de désoler la pauvre Mme Hervé; amoindrie, dominée, peureuse, elle n'osait rien objecter, si ce n'est en particulier, en suppliant sa petite-fille de ne pas y donner suite.

— Laisse-moi faire, répondait Lise; c'est le seul moyen de te ramener à Provins. Puisque Prosper nous abandonne, nous nous passerons de lui.

Un mois plus tard, grâce à l'intermédiaire d'un gentleman auquel Frédéric venait de vendre un meuble de Ton-King et des émaux cloisonnés, Lise fut présentée à une dame anglaise, lady Grey, dont elle provoqua la sympathie à première vue.

Lady Grey avait une petite fille de sept à huit ans; elle repartait pour ses terres dans le Devonshire et offrait d'emblée dix-huit cents francs pour la première année, quitte à augmenter si elle était satisfaite de l'institutrice, et réciproquement. Mlle Hervé aurait, de plus, la faculté de donner en dehors des leçons de dessin et de français à quelques petites amies de son élève.

Ces propositions étaient trop avantageuses pour ne pas être acceptées tout de suite; d'autant que lady Grey paraissait une excellente femme, honorable au possible, laquelle promettait de considérer la jeune émigrée comme une seconde fille.

Bonne maman ne faisait plus que pleurer et que prier. Lise se montrait courageuse et ferme; le but qu'elle entrevoyait dégageait presque sa résolution de ce qu'elle avait de pénible.

— Passons par l'Angleterre, puisque c'est le chemin de Provins, disait-elle à sa grand-mère en essayant de sourire. Dès que j'aurai cinq cents francs, je te les enverrai et tu partiras sur-le-champ. Tous mes appointements seront pour toi; le casuel me suffira. Prends patience et soigne ta santé; ce sera soigner la mienne: car si tu tombais malade, j'en éprouverais certainement le con-

tre-coup, malgré la distance. Au lieu de t'affliger, ne devrais-tu pas remercier Dieu de la faveur qu'il nous fait? Si tu pleures encore, je ne t'aimerai plus.

Bonne maman voulait être aimée; elle dissimula sa mortelle douleur autant que possible. Mélanie versa deux larmes; sa sensibilité n'en fournissait pas davantage. Frédéric aimait sa Lisette, il l'accompagna jusqu'à Boulogne, et si, au moment des derniers adieux, sur le pont du steamer, il ne céda pas à la tentation de la ramener à Paris, c'est que, soudain, lui apparut l'ombre de Mélanie le terrifiant d'un farouche regard.

Puis, assez oublieux de son naturel, quelques laques du Japon rencontrés sur le quai et acquis à bon compte dégagèrent à point son esprit des diabolins noirs qui l'obscurcissaient.

Laissons s'écouler une année; presque rien pour les indifférents, une éternité pour ceux qui attendent. Chaque mois, une lettre du Devonshire annonçait régulièrement que tout allait bien, lorsque, un dimanche matin, à la sortie de l'église des Petits-Pères, dans une des galeries du passage Vivienne, Mme Hervé se vit accoster par un étranger de distinction, qui, le chapeau à la main, après s'être assuré de son identité, lui remit un pli cacheté de la part de Lise.

L'étranger était tout simplement un des bons amis de Lady Grey, lequel, partant pour Paris, avait bien voulu se charger de suivre une vieille dame comme ceci et comme cela, — partant chaque dimanche, à neuf heures moins le quart, du n° 10 de la rue Vivienne, pour se rendre aux Petits-Pères, où — dernier renseignement qui devait corroborer les autres — elle se plaçait invariablement sous la chaire.

« Chère bonne maman, écrivait Lise, voilà le plus beau jour de ma vie!... Tu ne sauras jamais ce que le travail a pour moi de doux, de léger, de charmant, quand je songe au résultat qui doit le couronner... Sans tes baisers qui me manquent, — j'ai eu beau en emporter, la provision est finie, — je n'aurais presque rien à désirer. Tout le monde est ici, pour moi, d'une bonté parfaite; j'ai plus de leçons que je n'en puis donner. Nous serons bientôt riches... Quel dommage que ce soit si loin, et qu'il faille traverser la mer!... sans cela, tu serais venue vivre auprès de ta Lisette bien-aimée... Mais non, n'est-ce pas? il faudrait pour cela qu'Exeter s'appelât Provins et que le Devonshire fût dans Seine-et-Marne... »

« Tu trouveras ci-joint une *bank-note* de vingt livres sterling; le premier changeur venu — il y en a un sur la place de la Bourse et un autre à quelques pas de chez nous — t'en donnera cinq cents francs... Dis à la maison que c'est une ancienne créance dans laquelle tu viens de rentrer, que le notaire te les a envoyés de Provins, tout ce que tu voudras, pourvu qu'on ne soupçonne pas leur véritable provenance. Pars tout de suite! Josette te louera une maisonnette avec un jardin; tu lui avais donné le mobilier de ma chambre; je suis sûre que, provisoirement, elle sera bien heureuse de te le rendre... Tu verras!... je forme pour un prochain avenir des projets superbes. En attendant, ne crains pas de t'aventurer; chaque trimestre, la poste t'apportera régulièrement quatre cent cinquante francs à l'adresse que tu m'indiqueras. »

Et le post-scriptum obligé:

« Si tu rencontres Prosper, dis-lui... Mais non, le plus sage sera de ne pas lui parler de moi. »

Mme Hervé ne se sentit pas le courage d'accepter un sacrifice qui devait entraîner tant d'autres. Ensuite, là où l'inexpérience de Lise voyait tout en beau, son découragement, à elle, voyait tout en noir. Lise n'avait qu'à perdre sa place pour que tout cet échafaudage s'écroulât, et alors, réinstallée à Provins sans aucune ressource, qu'y deviendrait-elle?

Toutefois, bonne maman ne voulut pas désillusionner sa petite-fille en lui renvoyant ses épargnes. Elle lui répondit qu'elle confiait les cinq cents francs à M<sup>e</sup> Ginet pour les faire valoir, — ce

qui était vrai, — et qu'elle en ferait autant de ses envois successifs, jusqu'à ce que la somme fût assez importante pour ne pas s'exposer à des déceptions; que, du reste, ses enfants la traitant avec déférence, sauf Provins et sa petite-fille, il ne lui manquait absolument rien.

Dans la pensée de Mme Hervé, ces dépôts accumulés chez le notaire finiraient par constituer à Lise, en cas de malheur, un commencement de dot.

Quant aux marques de déférence dont l'indulgente mère se disait l'objet, elles se réduisaient à bien peu de chose.

En voici un exemple:

On sait comment à Paris, dans le monde peu collet-monté, les réceptions font la boule de neige; un ami en amène un autre, lequel acquiert, à son tour, le droit de faire des présentations. Où placer tous ces intimes qu'on ne connaît guère? Le salon devient trop petit, on joue dans la chambre à coucher de madame; on soupe dans la salle à manger; le cabinet de monsieur sert de vestiaire; on fume; à propos, où fumera-t-on? Mélanie décida que ce serait dans la chambre de grand-mère, à laquelle suffirait un cabinet de six pieds carrés, où couchait habituellement Lise pendant ses vacances. C'était un peu obscur; mais pour dormir, on n'a pas besoin de voir clair. Pour le jour, la salle à manger était là, une grande salle pavée en damier, où passaient incessamment les visiteurs, les hommes de peine et les vents coulis. Fort heureuse encore, la pauvre Mme Hervé, quand la présence simultanée de plusieurs clients ne la faisait pas renvoyer d'une pièce à l'autre, sans plus savoir où se réfugier, si ce n'est dans sa résidence nocturne. On voit que, en faits d'égards, Mélanie et son époux ne se ruinaient pas. Et puis, il faut tout dire, M<sup>me</sup> Hervé ne représentait plus que quelques mille francs.

Les espérances de Frédéric s'éteignaient en même temps que son capital. Selon toute probabilité, le jour où les maçons planteraient leur bouquet sur le toit des Docks terminés, — lisez caserne, — il verrait, lui, se dérober sa dernière chance de salut.

Le malheureux eut alors une intuition de l'avenir, il comprit toute l'horreur de l'abîme où il allait entraîner sa mère, et saisi de vertige, sans même consulter sa femme, sous l'impression d'un fait récent publié par les journaux, — la banque de Monaco qu'un joueur heureux venait de faire sauter, — il résolut d'aller tenter cette ressource suprême. Nous disons ressource, faute d'un autre mot: car autant valait aller se jeter dans la Seine avec quelques pierres au cou.

Le déraisonnement de Frédéric était celui-ci: « Il me reste douze mille francs: que peut-on entreprendre de sérieux avec douze mille francs? D'autre part, mon commerce ne marche pas; les étrangers se blasent, ils connaissent les ficelles, et la concurrence nous tue; sans l'argent de ma pauvre mère, je ne sais pas comment nous eussions fait pour vivre. Dans un an, dans quinze mois, que sais-je! je serai au bout de mon rouleau. Culbute pour culbute, un peu plus tôt ou un peu plus tard, pendant qu'il me reste encore quelques munitions, pourquoi ne pas tenter une bataille d'où peut sortir la victoire? »

Par contre, il aurait pu se dire: « Douze mille francs, c'est encore une somme; en l'employant bien, en poursuivant des bénéfices moins aléatoires, en quittant notre appartement de mille écus pour une résidence plus modeste, en cherchant une place, en vivant avec une stricte économie, nous pouvons sinon devenir riches, du moins écarter de nous la hideuse misère. » Mais cela ne pouvait entrer dans sa tête aventureuse et frivole.

Frédéric partit donc pour Monaco, en vidant la caisse des trois quarts de son contenu. Il allait soi-disant à Nice, assister à une vente d'objets d'art et de haute curiosité... Après une semaine de rouges et de noires, de pertes et de gains, de délire et d'angoisses fiévreuses, il en revint juste avec les soixante-treize francs qu'il fallait pour payer sa place.

Dès lors, le purgatoire de Mme Hervé devint un enfer; sans lui

dévoiler toute la vérité, quelques paroles imprudentes, échappées aux deux époux durant leurs querelles, la mirent sur la voie des suppositions désastreuses; puis la gêne revint petit à petit, les bijoux disparurent; il fallut recourir aux expédients, au crédit féroce; les coups de sonnette n'annonçaient plus que des créanciers. Grand'mère elle-même, en l'absence de Placidie, ouvrait la porte, alléguant, honteuse de mentir, que monsieur venait de sortir, que madame n'était pas là...

Bientôt Mélanie dut en revenir à sa première théorie sur les bonnes: à savoir que la meilleure ne vaut rien, et qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Placidie fut renvoyée, ce qui obligea Mme Hervé non-seulement à faire sa chambre, mais à partager avec sa bru des besognes ingrates.

Il était loin, le temps où elle déjeunait dans son lit, où on consultait ses goûts, où on lui servait son verre de Bordeaux!... Sa présence n'était plus qu'une charge; on lui répondait à peine, et tant pis pour elle si elle n'avait pas compris.

Frédéric lui-même s'effarouchait à la moindre observation... Un jour que sa mère avait hasardé une timide allusion aux *Docks de l'Univers* dont elle n'entendait plus parler, il s'était mis dans cette colère rouge qui remplace les explications par les invectives.

Seule en face d'elle-même, rongée par la pensée, se roulant à plaisir sur un lit d'épines, la vue s'affaiblissant par les larmes, plus sourde que jamais, rudoyée, annihilée, la domestique de ses enfants: telle était, moins de deux ans et demi après son départ de Provins, la situation de Mme Hervé.

Il en résultait un abattement moral dont les seules lettres de Lise avaient le don de la faire sortir.

## IX

Pendant ce temps, Prosper se désolait; de même que Mlle Hervé, il attribuait à l'inconstance et à l'oubli ce silence dont chacun l'eux renvoyait à l'autre l'initiative, avec une apparence de raison.

La promenade favorite du jeune homme était sur les bords de la Voultzie, le long de la haie d'aubépine et de vigne vierge où il croyait voir encore la petite pensionnaire cueillir des fleurettes et défilier Moustache à la course; l'air y était resté comme parfumé des timides aveux échappés à l'innocence de Lise... Les serments, le pacte, la prière promise et qu'elle devait répéter chaque jour... Que restait-il de tout cela?... Une médaille et un mouchoir.

Souvent Prosper avait inventé des prétextes pour aller à Paris voir et s'informer par lui-même; mais son père, soupçonnant le motif réel sous l'allégation, s'était toujours opposé à ce déplacement dont il redoutait les suites. Une fois cependant, parti de bon matin en costume de chasse, le jeune homme avait réussi à s'échapper pendant quelques heures. Rue Vivienne, le concierge lui avait appris que Mlle Hervé était en Angleterre « pour plusieurs années ». Une douche d'eau glacée sur un cœur brûlant.

Pourtant, notre amoureux avait la foi; si désolante qu'elle fût, cette absence expliquait bien des choses, sauf l'absence même, qui ne s'expliquait pas. Prosper courut à Sézanne. Josette lui apprit que Lise était institutrice chez une grande dame anglaise, dans le Devonshire: un mot qu'elle avait charbonné sur le mur derrière la cheminée pour ne pas l'oublier.

L'adresse?... sa vie pour l'adresse! Mais Josette ne la savait pas. Or, écrire à « Mademoiselle Lise Hervé dans le Devonshire, » c'était plus que vague; et, quant à y aller, en quelques heures à l'insu de son père, le fusil en bandoulière, il ne fallait pas y songer.

Quinze mois environ s'étaient écoulés depuis le départ de Lise; M<sup>e</sup> Ginet avait successivement reçu près de deux mille francs qu'il plaçait de son mieux, selon les instructions de Mme Hervé. Les choses en étaient là, lorsque le notaire reçut un matin une lettre d'Angleterre, par laquelle sa jeune cliente, capitaliste im-

provisée, lui demandait s'il était possible de racheter, au prix de vente, la maison de sa grand'mère.

Voici ce qui s'était passé:

Lady Grey avait pris en véritable affection l'institutrice de sa fille. La confiance réciproque était née des relations journalières; puis, un beau jour, par une pente naturelle, sans toutefois accuser ses parents, Lise lui avait fait l'aveu du but qu'elle poursuivait: à savoir de réintégrer sa bonne maman dans la petite propriété, que des malheurs de famille l'avaient forcée de vendre.

Lady Grey allait partir pour New-York; touchée de ce dévouement, elle profita de la circonstance, — le voyage en Amérique n'ayant pas été prévu dans les conditions, — pour doubler les appointements de l'institutrice, mettant à sa disposition deux années d'avance à restituer par quart, c'est-à-dire en continuant de toucher quinze cents francs par an.

C'était aussi ingénieux que délicat; il est vrai que six mille francs, quatre cent cinquante livres, pour une riche Anglaise, à la veille d'hériter encore... Mais que de millionnaires à qui ces idées ne viennent pas; ou, si elles leur viennent, qui les laissent s'éteindre de leur belle mort!

Et comme Lise, émue jusqu'aux larmes, ne savait pas si elle devait accepter:

— Remarquez que tout l'avantage est pour moi, avait ajouté lady Grey; je suis une véritable usurière; ce sont quatre années pendant lesquelles je suis sûre de ne pas vous perdre.

Lise expliquait donc ce qui précède à M<sup>e</sup> Ginet; elle le suppliait de ne rien négliger pour rendre à bonne maman le bonheur passé.

« Un plus long séjour à Paris lui serait mortel, ajoutait Mlle Hervé; rachetez aussi les meubles si faire se peut, puisqu'ils n'ont pas été dispersés. L'acquéreur n'habitant pas régulièrement Provins, peu lui importera peut-être de renoncer à un simple pied-à-terre, qui ne lui rappelle rien, tandis que tous les souvenirs de ma bonne grand'mère y sont consacrés... Si j'aurai le cœur gros en m'embarquant pour le nouveau monde, vous n'en doutez pas; mais aussi quelle consolation et quelle récompense immédiate! »

Trop heureux de s'associer à cette conspiration filiale, le vieil ami de M<sup>me</sup> Hervé ne perdit pas de temps. Peu de jours après, il pouvait annoncer à Lise que ses démarches avaient abouti, et que l'acquéreur consentait à tout.

La jeune fille expédia la somme: le bonheur pour six mille francs! Il ne manque pas de richards qui, pouvant y mettre davantage, seraient fort embarrassés de l'acquiescer à n'importe quel prix.

En apprenant que sa fille allait partir pour l'Amérique:

— Elle aurait au moins pu nous consulter, grommela Mélanie; élevez donc des enfants!

— Elle tient de moi, reprit fièrement Frédéric; le goût des voyages, de la décision, de l'énergie.

— L'énergie surtout, monsieur, c'est par là que vous brillez.

— Je m'en flatte, madame... Tiens, mais au fait, l'Amérique... c'est un pays neuf que je n'ai pas encore exploré; je pourrais, en allant voir Lise, faire d'une pierre deux coups: qui sait si la fortune ne m'attend pas là?

— Elle doit être lasse de vous attendre, la fortune.

— Pas plus que moi de la poursuivre. *Time is money*. disent les Américains, le temps est de l'argent.

— Ce n'est jamais vous qui auriez trouvé, et surtout justifié cette maxime.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— En ce cas, vous ne pouvez guère.

— Si vous aviez été moins prodigue, s'il y avait eu plus d'ordre dans la maison...

— Il ne fallait pas m'amener des acheteurs qui n'achetaient rien.

— Avec ça que vous n'étiez pas la première à les inviter? C'est comme cette idée de déposséder ma mère, vous ne prétendez pas sans doute qu'elle est venue de moi?

— Si je ne l'avais pas eue, vous n'eussiez pas tardé à l'avoir; d'ailleurs, le mal n'était pas là; il fallait que le sacrifice nous profitât, et cela vous regardait.

Conséquence infaillible: l'argent sorti par les fenêtres, les quel-elles rentraient par la porte.

— Pour en revenir à Lise, conclut Mélanie, ce que j'y vois de plus clair, c'est qu'elle n'a jamais aimé sa famille; si elle tenait à nous, elle ne partirait pas ainsi, de gaieté de cœur, pour la fin du monde... Une ingratitude de plus, voilà tout!

Cependant, Lise avait désiré ne pas partir sans installer elle-même, à Provins, sa chère bonne-maman, et lady Grey s'était volontiers prêtée à la réalisation de ce vœu.

Sans entrer dans d'autres détails, la jeune fille annonçait donc sa prochaine arrivée à Paris, en précisant l'heure et le jour.

Mélanie ne s'était même pas donné la peine d'annoncer cette grande nouvelle à M<sup>me</sup> Hervé; à quoi bon? Quand Lise arriverait, elle le verrait bien.

Les époux disjoints recommençaient à se disputer, lorsqu'un coup de sonnette vint leur imposer un silence prudent.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

## L'OMBRE DE LA MÈRE

(CONTE RUSSE)

Dans un village habitaient un mari et sa femme. Ils vivaient paisibles, heureux.

Tous leurs voisins leur portaient envie, et leur vue seule réjouissait les honnêtes gens.

La femme mit au monde un fils, mais elle mourut en lui donnant le jour. Le pauvre moujik gémit et pleura; mais ce qui le désolait le plus était son bébé.

Comment faire pour le nourrir? Comment l'élever sans sa mère?

Il fit ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance et prit à son service une vieille femme pour surveiller l'enfant.

Or, chose merveilleuse! tout le long du jour, le bébé ne prenait presque aucune nourriture; il ne faisait que crier; il n'y avait aucun moyen de l'apaiser. Mais, pendant la nuit, on aurait cru qu'il n'y était pas, tant il dormait tranquille et silencieux.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensa la vieille femme. Je resterai éveillée cette nuit; de la sorte, je découvrirai bien ce que cela veut dire.

Or, à minuit sonnait, elle entendit quelqu'un ouvrir doucement la porte et s'avancer jusqu'au berceau. Le bébé devint tranquille comme s'il tétait.

La seconde nuit, la même chose se reproduisit, et la troisième aussi.

Alors, elle raconta au moujik ce qui se passait. Celui-ci appela sa famille et tint conseil avec elle. Ils convinrent de veiller une nuit, afin de découvrir quelle était celle qui venait donner à téter au bébé. Dans ce but, ils se couchèrent à plat ventre sur le plancher, et près d'eux ils cachèrent dans un pot de terre une lumière allumée.

A minuit, la porte de la chaumière s'ouvrit; quelqu'un s'avança jusqu'au berceau. A ce moment, l'un des parents découvrit tout-à-coup la lumière. Tous regardèrent et ils virent l'ombre de la mère, couverte des vêtements mêmes avec lesquels elle avait été ensevelie, à genoux, la poitrine découverte, à côté du berceau sur lequel elle était penchée, comme si elle donnait à téter à son enfant. Aussitôt que la lumière brilla dans la chambre, elle se

leva, sourit tristement à son petit, puis sortit de la chambre sans bruit et sans prononcer une parole.

Tous ceux qui étaient présents restèrent frappés de terreur, et quand ils allèrent au berceau, l'enfant était mort!

RALSTEN.

### Description des planches dans le texte.

P. N° 248.

COIFFURE DE VILLE. — Les cheveux sont ondulés devant, sur une hauteur de 4 à 5 cent. à partir de la naissance du front. Le reste des cheveux est remonté sur un rouleau placé au sommet de la tête.

Deux longues berthes, de 90 cent. au moins, sont tournées en torsades très lâches, puis posées tout simplement. Les coques qui paraissent sur la gravure se font en élargissant les mèches des torsades.

Cette gracieuse coiffure est ornée par des broches en acier bleu.

G. N° 500.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE, en faille gris argent. — Jupon à longue traîne, tout bouillonné derrière et garni de coulissés sur les côtés, avec un volant à tête tuyautée terminant le bas. Le devant est orné en biais de deux drapés de faille formant trois plis, lesquels prennent pied derrière sous un coquillé de dentelle noire qui orne le milieu du jupon. Ils sont fixés au tablier par un entre-deux et terminés par une dentelle noire assez haute; leurs extrémités se cachent sous un coquillé de dentelle, qui raye le côté du tablier. Nœuds de faille sur chaque drapé. — Corsage à longues pointes devant et derrière, ouvert en châle et garni de dentelles noires et blanches posées pied contre pied. Un fichu en crêpe lisse blanc, ou tulle de soie, plié à la paysanne, garnit l'intérieur du corsage; chou en faille à l'ouverture. Manches en faille grise, composées d'un volant jockey dans le haut et d'un bouillon, puis de deux autres volants voilés de dentelle noire, avec un entre-deux et un nœud de faille au-dessous du bouillon.

G. N° 501.

TOILETTE DE VISITE. — Robe de faille noire. — Jupon à traîne unie, monté derrière en pli Bulgare; les côtés, bouillonnés et garnis d'une passementerie de jais, se rabattent par une tête ruchée sur le tablier, composé d'une rivière de jais. — Un volant à tuyaux entoure le devant de la robe; sa hauteur est de 15 cent. au milieu et il va s'élargissant jusque sur les côtés où il atteint 30 cent. — Corsage cuirasse, orné au milieu d'une rivière de jais et de boutons en passementerie perlée. Le dessus de la manche est garni comme les devants de la toilette, et le bas se termine par un volant tuyauté orné d'une draperie et d'un nœud. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre noir, bordé de velours; torsade en ruban gris perle sous la passe et large nœud de côté, sur lequel s'abat un oiseau (un bengali). Velours, faille et plumes grises autour de la calotte; mentonnières en tulle blanc.

### Description de la planche coloriée n° 1203.

1. TOILETTE DE VISITE TRÈS HABILÉE. — Jupon à traîne, en faille gris argent, entouré de deux volants froncés surmontés d'un haut plissé de faille noire dont la tête est marquée par un bouillonné de faille grise. — Polonoise en faille de même couleur, terminée par un volant plissé. Le tablier est tendu, relevé et fixé derrière sous le pouff. — Confection en velours noir, composée d'un corsage sans manches, garni de jolies passementeries en jais, à basques carrées devant et dont les côtés se prolongent en longues écharpes. Les deux écharpes se réunissent, en un large nœud à bouts tombants, sous le pouff de la polonoise; enfin, tous les bords de cet élégant vêtement sont ornés de renard gris argenté. — Chapeau de velours noir, garni d'une petite plume noire posée en panache sur le pied d'une longue plume amazone, avec roses dessous et dessus.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Jupon à traîne légère, en faille brune, entouré de deux volants plissés. Seconde jupe en drap noisette, montée à plis plats et ouverte derrière, liserée de faille brune. — Corsage en drap semblable, à longues basques ouvertes derrière, avec deux pans carrés qui l'allongent; col montant et double parement au bas des manches. Un biais en faille brune orne tous les bords du corsage qui est, en outre, garni de boutons d'argent. — Nœuds de ruban marron aux poches du tablier, et

larges nœuds de ceinture sous les pans de la basque derrière. — Lingerie en toile unie. — Chapeau de feutre noir garni de faille marron et de plumes naturelles.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 22.

Annexe de l'édition n° 3.

**TOILETTE Henri III.** — Jupons à traîne, en velours pensée, monté derrière en plis à la française. Le milieu, devant, est formé d'une bande en faille mauve, coupée en tablier; à 10 ou 15 cent. de celle-là, une autre bande, cette dernière mobile, soutient une large draperie en faille, qui recouvre les côtés du jupon par une disposition de plis formant l'éventail. Les deux draperies ainsi plissées se réunissent au milieu derrière, et le vide laissé par elles sur le velours dessine un triangle dont l'une des pointes serait à la ceinture. — Corsage en velours et faille lacé derrière, à basques plates, et plastron étroit en faille devant. Les bords du corsage, qui se rabattent sur ce plastron, sont recouverts d'un biais étroit en faille, et l'on pourrait à volonté fermer le corsage en cet endroit. Les manches, en velours, sont découpées en dents sur les deux côtés de la couture de dessus; les pointes de ces dents se rejoignent sur un bouillonné en faille formant ainsi des crevés. Un volant et deux biais en faille terminent le bas des manches. — Lingerie ruchée en belles malines. — Chapeau de velours pensée, à passe renversée, couverte et bordée d'une faille mauve coulissée. Roses thé au milieu, soutenant le pied d'une grande plume mauve, qui retombe sur le sommet et jusque derrière; coques et faille mauve sur le dessus près des roses.

### REVUE DES MAGASINS

Avec les modifications subies par les modes quant au développement du jupon, la tournure *Souveraine* (brevetée s. g. d. g.) est devenue l'indispensable auxiliaire d'une toilette élégante. Mmes DE VERTUS sœurs ont admirablement saisi les dernières exigences de la mode, qui veut aujourd'hui qu'on efface les hanches et qu'on renvoie bien en arrière la traîne de la robe. Or, toute la grâce d'une toilette se trouve dans les ondulations de la jupe: voilà ce qui justifie pleinement le redoublement de succès de la tournure *Souveraine*.

La ceinture *Régente* résiste à toutes les concurrences, même à celle du bon marché! Au surplus, c'est une bien mauvaise économie que d'acheter un corset bon marché: outre que l'étoffe est commune et peu durable, la coupe en est détestable et la confection mauvaise; et puis il en résulte presque toujours une vilaine taille, car ces modèles sont taillés d'après une méthode déplorable et qui n'a rien de commun avec les lois connues pour déterminer la beauté des formes. Mais tout cela ne serait rien encore si la santé n'avait pas à souffrir; un corset mal compris au point de vue hygiénique peut faire tant de mal!

On évite tous ces graves inconvénients en s'adressant à une maison bien posée et recommandable à tous les points de vue, comme celle de Mmes de Vertus sœurs, (rue Auber, 12), dont le nom seul est une garantie suffisante contre toute objection.

— Mme DALTRAPHE-VORMUS (rue Vivienne, 44) possède un talent primesautier indiscutable dans l'art de créer une toilette et d'en composer l'ornementation. Sous son habile direction, les étoffes (soie, velours, gazes, tulles) se transforment en jupes, tuniques, écharpes, manteaux, à la coupe gracieuse, aux coquettes ondulations. Son esprit inventif n'est jamais en défaut: le bon goût et l'originalité en dictent le mouvement.

Parmi ses dernières créations, citons particulièrement un modèle remarquable: — Toilette en faille noire. Jupe à longue traîne, garnie derrière, dans toute son ampleur, de plissés en forme de *feuillets*, c'est-à-dire retenus aux extrémités par des biais lisérés; tout cela raye la jupe en biais vers le milieu, qui est lui-même orné, jusqu'au bas, d'une cascade de nœuds en faille à envers de satin. Trois draperies prises dans la jupe même forment le tablier; chacune est terminée par une magnifique passementerie d'effilés fuchsias, une charmante nouveauté. Un volant froncé, surmontant un plissé « coup de vent », sépare le tablier du reste de la jupe que tous deux entourent complètement. Corsage à basques fendillées, simplement lisérées; le dessus des manches, plissé en *feuillets* comme la traîne.

Nous ne pouvons que signaler rapidement une toilette en faille et cachemire de deux tons gris tourterelle, combinés avec un charme exquis, d'une élégance de bonne compagnie et commode à porter; une robe de chambre en matelassé gris et cachemire écossais, remplie de coquettes sélections; enfin, un ravissant costume de bohémienne pour bal masqué. Rien de plus réussi que cet ensemble de velours noir, de drap d'or et de galons aux mille facettes brillantes!

### SPÉCIALITÉS

« Le premier devoir d'une femme est d'être jolie! » Une femme de beaucoup d'esprit l'a dit, toutes les autres le pensent, et si l'on demandait l'avis des hommes, ils répondraient certainement: — Ainsi-soit-il!

A l'œuvre donc, mesdames, et ne nous décourageons pas; si la nature est rebelle, les moyens d'y remédier ne manquent pas. Voici déjà la *crème Simon*, ce cold-cream fameux qui régénère la carnation, assouplit la peau, lui donne une fraîcheur parfaite. Le teint le plus flétri reprend, avec son aide, un air de jeunesse, surtout si l'on y ajoute un nuage de *poudre Figaro*.

Cette dernière préparation est excellente pour compléter l'effet de la *crème Simon*. Ces deux produits sont liés par une chaîne invisible, leurs qualités mutuelles les rendent indispensables l'un à l'autre. Les femmes qui les emploient peuvent affronter tous les climats, endurer toutes les fatigues: leur teint reste inaltérable. Le succès prodigieux qui, dès le début, a accueilli ces deux compositions hors ligne n'a fait que s'accroître depuis. Pour se les procurer, s'adresser à Lyon chez M. Simon, rue de Lyon, 83, à Paris chez M. Gérin (rue Bouteville, 23) et à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3).

— La beauté des cheveux doit être prise en grande considération: aussi ne faut-il rien négliger pour l'entretenir. L'*huile de Macassar* est un produit d'une valeur incontestable, universellement reconnue et appréciée, dont le succès compte soixante années d'existence.

L'huile de Macassar prévient la chute des cheveux ou l'arrête; son action s'exerce sur la racine qu'elle fortifie, en enlevant toutes les pellicules nuisibles à la croissance naturelle. Cet excellent cosmétique donne une souplesse et un lustre étonnants à la chevelure.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil*: 20, Hatton Garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs. A Paris, le dépôt principal est chez M<sup>re</sup> Lamar (151, rue Saint-Denis); vente en détail chez Guerlain, rue de la Paix, 45; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 5.

M. D'A.

### A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, à remplacer par une gravure de *Toilettes* la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec le deuxième numéro de mars.

AD. G. ET FILS.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de toile et Batistes pour costumes*, s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-gérants.